

Le silence des Chagos

Du même auteur

Le Portrait Chamarel

Éditions Grand Océan de la Réunion, 2002

Sensitive

Éditions de l'Olivier, 2003

Paradis Blues

collection Pulsations

Éditions Vents d'ailleurs, 2014

SHENAZ PATEL

Le silence des Chagos

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1339.1

© Éditions de l'Olivier, 2005

© Éditions de l'Olivier, 2018, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Charlesia, Raymonde et Désiré,
qui m'ont confié leur histoire.
À tous les Chagossiens, déracinés et déportés
de leur île, au profit du « monde libre »...*

C'est une pluie d'îles posées sur la mer. Frangées de sable blanc, un semis de gouttelettes laiteuses qu'on pourrait croire tombées du pis indolent de la Grande Péninsule, dans la traîne des îles Maldives.

Chagos. Au milieu de l'océan Indien, un archipel en équilibre précaire, dans la courbe arquée de la dorsale médio-indienne. Émergeant du plateau Chagos-Laquedives, une soixantaine d'îlots répartis en quatre atolls. Peros Banhos, Salomon, Egmont, Diego. Diego Garcia.

Témoins de fractures anciennes, de soulèvements de l'océan, de brutales éruptions volcaniques, de soubresauts telluriques qui fragmentèrent violemment l'hypothétique Gondwana, ce grand continent primitif qui se serait étendu entre l'océan Indien et l'océan Pacifique, pour donner naissance à la mythique Lémurie. Elle-même démembrée, explosée, engloutie pour ne plus laisser que des traces éparses, quelques îles affleurant sur la mer.

Les Chagos ont-elles participé de ce mythe ? Gardent-elles dans leur socle, sous leur couronne de corail, le souvenir ancien de ces convulsions de la terre, de ce déchirement fondateur ?

Chagos. Un archipel au nom soyeux comme une caresse, brûlant comme un regret, âpre comme la mort...

À des kilomètres de là, presque en ligne droite en remontant vers le nord, se découpe une autre terre. Montagneuse, rude, au nom qui siffle. Afghanistan. Un enfant lève les yeux. Un courant d'air chaud lui crispe la peau du visage. Il n'y a plus rien au-dessus de lui. Rien qu'une voûte incandescente qui crache des étincelles et des pépites brûlantes. À côté de lui, sa mère est allongée, ses grands yeux étonnés ouverts sur ses jambes, étalées pieds en dedans, à deux mètres de son corps. Dans le ciel, très haut, deux masses sombres rôdent. Un dernier tour au-dessus du tas de ruines embrasées, puis les B52 repartent, allégés de leurs bombes, vers l'océan Indien qu'ils rallieront en quelques minutes à peine, vers leur base là-bas, à Diego Garcia, point de mire des Chagos.

Plus bas vers le sud-ouest, un autre enfant s'accroche à la main de sa mère, appuyée à la rambarde qui encercle l'eau prisonnière du port. Derrière eux, des touristes en bermudas fleuris d'hibiscus multicolores s'attardent pour déchiffrer une carte sur un grand panneau qui affiche en lettres rouges : Port Louis welcomes you, Bienvenue à l'île Maurice.

L'enfant sent l'odeur tiède des parts de pizza que l'un d'eux porte dans une boîte en carton plat, sur laquelle un pirate s'apprête à partir à l'abordage d'un couteau et d'une fourchette décidés. Il a faim lui aussi. Il tire sur la jupe de sa mère. Elle ne le regarde pas. Elle a les yeux perdus, là-bas, vers la fente à peine perceptible où le ciel bleu se glisse dans la mer bleue.

Il sait que, ce soir, quand elle lui parlera, ce sera pour lui dire les mêmes mots : Chagos. Diego. Déportation. Exil forcé. Base militaire. Des mots qui chuintent et qui frappent, des mots qu'il appréhende sans en connaître le sens, parce qu'ils

l'éloignent, parce qu'ils la déchirent et font couler parfois de ses yeux des larmes silencieuses qui glissent le long de son visage dans le pli amer qui contourne sa bouche.

Il a faim, et il est fatigué. Cela fait des heures qu'ils sont là, et il n'y a rien à voir, rien que cette eau étale et grasse, vide de ses bateaux que le développement portuaire a repoussés beaucoup plus loin, trop loin du regard. L'enfant tire avec insistance sur la jupe de sa mère. Elle baisse enfin la tête vers lui. Une brume étrange habite ses prunelles. Peu à peu, il y distingue une silhouette, qui avance d'abord d'un pas mal assuré, s'approche, une silhouette d'enfant, de plus en plus précise, il porte le même short que lui, et il a sa tête, c'est lui, il est là, dans les yeux de sa mère, mais pas ici, pas sur ce quai gris encerclé de bâtiments qui fusent vers le ciel. Il avance, et sous ses pas du sable, du sable blanc à peine froissé par ses orteils, et derrière lui, des palmes vertes se balancent indolemment. Il avance, il tend la main, il sent qu'il va sourire. Un rideau de pluie l'efface. Sa mère ferme les paupières. Et il ne sait pas d'où vient cette fracture à l'intérieur de son corps, elle court du ventre à l'estomac et s'emplit d'un écho venu de trop loin. Des entrailles de l'océan Indien.

*Létan mo ti viv dan Diégo
Mo ti kouma payanké dan lézer
Dépi mo apé viv dan Moris
Mo amenn lavi kotomidor*

Quand je vivais à Diego
J'étais comme un paille-en-queue dans les cieux
Depuis que je vis à Maurice
Je mène une vie de bâton de chaise

Extrait de *Pays natal*,
chanson composée et chantée
par les Chagossiens en exil à Maurice.

Île Maurice, 1968

Le ciel a tremblé ce jour-là. Une peau de tambour frappée de l'intérieur par une main invisible et puissante. L'air était pur pourtant, juste quelques nuages tatoués sur la toile infiniment bleue. Mais Charlesia était prête à croire au tonnerre. Ici, rien n'avait de sens. Tout était si différent de là-bas. Le soleil même ne semblait plus à sa place. Il apparaissait toujours avec retard au-dessus de la ligne des toits, et disparaissait derrière la montagne dès le début de l'après-midi en faisant monter l'ombre de la terre, comme une rumeur sourde qui engourdit la lumière. On l'oubliait bien avant qu'il soit couché. Elle avait une impression persistante de crépuscule en plein midi, depuis qu'elle était là. Seule la chaleur, suffocante, lui imposait la conscience du jour.

– Écoutez ! Écoutez ! Les coups de canon !

La cité alentour s'était mise à bruire avec une intensité nettement plus soutenue que d'habitude. Avec son casque de bigoudis bleus et roses sur la tête, sa poitrine forte menaçant sans cesse de faire sauter les boutons de sa robe au tissu fané, Miselaine était apparue sur le pas de sa porte.

– Ou tandé, ounn tandé Charlesia ? Kanon lindépendans...
Oui, Charlesia entendait le canon, et alors ?

Dans la courée poussiéreuse et sèche, les enfants, tels des martins bavards, scandaient leur ritournelle aiguë :

– L'île Maurice, in-dé-pen-dan-ce ! L'île Maurice, in-dé-pen-dan-ce !

Impossible d'échapper au bruit. Ici, de toute façon, on ne pouvait jamais être tranquille. Quelle idée de construire une cité adossée à la montagne ! La masse compacte du basalte concentre et répercute tout, le soleil cru de ce midi torride, les cris incessants des enfants, les coups sourds du canon, menaçants dans l'air immobile.

Charlesia s'assoit sur une pierre plate devant la porte de sa case. Sous ses jambes, qu'elle étend en ramenant sa robe entre ses genoux, la terre dessine des coulées d'un brun changeant. Hier, il a plu pendant une bonne partie de l'après-midi. Elle a encore dans la tête la mesure entêtante de l'eau gouttant entre les planches disjointes du toit, dans la batterie de casseroles bossues qu'elle a déployée à la hâte pour éviter que leurs affaires soient trempées. L'eau a dévalé de la montagne, glissé sous la tôle et envahi leur case. Juchée sur la table avec ses enfants, Charlesia a regardé valser les casseroles. Elles se sont d'abord agglutinées autour du lit avant de voguer sous la table pour aller accoster l'armoire, puis sont revenues en se dandinant vers le lit. Leurs rebords noircis tintaient contre les montants en fer. Une fois l'averse passée, ils ont évacué l'eau à grands coups de balai coco, mais l'intérieur est resté humide, avec une odeur de chien mouillé qui va persister pendant plusieurs jours et faire soupirer les enfants jusque dans leur sommeil.

Elle les cherche du regard, parmi cette nuée de sauterelles aux jambes maigres qui rebondissent dans tous les sens en agitant de

petits drapeaux rouge-bleu-jaune-vert. Marco et Kolo sont là, ils crient comme les autres, même un peu plus fort que les autres, et lancent des cailloux à toute volée contre les tôles rouillées qui séparent les dernières maisonnettes du canal boueux qui descend de la montagne.

Mimose est assise un peu plus loin, appuyée au mur. Le choc des cailloux doit lui exploser la colonne vertébrale de ses réverbérations métalliques. Mais elle ne bouge pas. Elle baisse la tête, le front buté, et les regarde par en dessous, une lueur dure de défi et de reproche dans ses prunelles noires. Elle est comme ça, depuis qu'ils sont là. Et personne ne parvient à la déridier.

C'est peut-être son avion qui lui manque. Elle y était toujours rendue la première, après l'école.

– Catalina ! Catalina !

C'était son cri de ralliement. Ils déboulaient vers la plage en une marée grouillante et gaie, pour prendre d'assaut le bimoteur échoué dans le sable. Elle était la plus vive, celle qui donnait le signal de départ, répartissait les rôles et menait son monde de ses éclats de rire, générale marteau et son armée de petits clous.

Ici, elle s'est éteinte d'un coup, comme ces lampes à quinquet qui ravalent leur flamme d'un bref tour de vis. Elle restait dans son coin, fermée, Charlesia avait beau lui froter le dos, comme ils le faisaient là-bas avec les tortues récalcitrantes, rien n'arrivait à lui faire sortir la tête qu'elle gardait obstinément rentrée dans les épaules. Elle les regardait, de loin, même pas indifférente, au contraire, avec une attention presque insoutenable, qu'ils sentaient peser sur leur dos, une vrille qui leur perçait la peau, faisant suinter une gêne pour laquelle ils lui en voulaient et la tenaient encore plus à l'écart.

Charlesia l'observe. Elle devine, derrière son regard de travers, les souvenirs qui déboulent à cloche-pied dans sa petite tête. Il faudrait la convaincre de manger, elle est devenue tellement maigre, mais que lui donner ? La chaleur a fait tourner le reste de fricassée de gros pois de l'avant-veille, figée dans la casserole en un dégueulis jaunâtre que même les chiens refuseraient. Elle-même n'aurait pas dû en prendre. Depuis, elle tente péniblement de chasser l'aigreur qui lui remonte à la gorge en grosses bouffées sonores. Là-bas, ils disposaient de nourriture fraîche en abondance, ils ne consommaient jamais la même chose deux jours de suite. Le choix ne manquait pas. Et l'argent n'était pas nécessaire pour se nourrir.

Elle glisse la main dans son corsage, en sort un paquet bleu froissé, l'ouvre avec précaution. Plus que deux cigarettes et demie, il va falloir les faire durer. Les allumettes s'effritent l'une après l'autre contre la bande de soufre. Encore cette foutue humidité. La quatrième finit par s'enflammer. Charlesia l'approche de sa demi-cigarette. Sa main tremble un peu. La première bouffée est dure à avaler, avec ce goût âcre du tabac froid qu'on rallume et qui résiste. Rien à voir avec le plaisir d'une cigarette intacte. Elle aspire un long trait, la fumée dilate sa gorge, pénètre ses poumons, elle la retient un moment là, en bloquant sa respiration, le temps qu'elle se cale au creux de sa poitrine, et l'exhale dans un souffle mince. Encore deux bouffées, puis elle casse l'extrémité grise d'un geste sec entre les ongles du pouce et de l'index, remet le morceau restant dans son paquet bleu, et le range dans son corsage. Ça lui fera un quart à fumer un peu plus tard. Encore une chose qu'elle a dû apprendre ici, fumer une cigarette en

quatre fois, renoncer au plaisir de cette goûteuse satisfaction qui monte au palais au fur et à mesure que la cigarette se consume, en contemplant la mer.

La mer. Elle était partout, là-bas. Dans le dos, sous les yeux, la mer du dedans, et la mer du dehors, dont les rythmes caressants et sourds s'harmonisaient pour protéger et bercer le fer à cheval de leur terre.

– Ou tandé Charlesia ? Vinn ékouté ! Kanon lindépendans !

Elles insistent, ces commères. Bien sûr qu'elle entend ! Qui pourrait y échapper dans cet enclos où tous les sons ricochent dans un écho inversé, qui résonne en s'amplifiant. Elle a l'impression d'avoir la tête dans un tambour sur lequel ils cognent, cognent, cognent, sans relâche, la peau tendue absorbe les coups et les démultiplie, les explose en ondes courtes qui forcent les membranes de ses tympanes pour se fracasser contre les parois de son crâne.

Charlesia se dresse d'un mouvement brusque. Il y a trop de bruit ici. L'air est trop pesant dans cette cité. Toute cette masse de tôle qui emprisonne et solidifie la chaleur dans ses cannelures, cette musique aigrelette qui se déverse sans relâche des radios insomniaques, ces mobylettes traficotées qui pétaradent et s'étouffent comme des poules asthmatiques en crachotant une fumée qui crispe les poumons, la chaleur d'étuve qui chasse le sommeil, cette promiscuité qui donne le sentiment d'avoir la cité tout entière sous son toit.

Elle entre dans sa case, saisit son fichu rouge posé sur le lit, le noue d'un geste rapide sur ses cheveux frisés qui retiennent la sueur. Elle cherche du pied sa savate sous l'armoire, ressort sans fermer la porte.

Miselaine l'a vue passer, a ouvert la bouche pour lui demander où elle allait, et s'est ravisée, frappée par sa démarche de somnambule. Elle l'a suivie des yeux tandis qu'elle descendait la pente vers l'autre extrémité de la cité, puis s'est détournée en haussant les épaules d'un air agacé.

– Hmm. Toujours bizarre, celle-là.

Elle se garde bien de lui faire entendre son avis. Elle sait qu'il vaut mieux éviter cette langue qui peut se faire râpeuse et écorcher encore plus vivement que la sienne.

Charlesia marche d'un pas traînant. L'asphalte surchauffé lui colle aux semelles en une bouillie noirâtre. Elle marche, droit devant, le nez en alerte, attendant qu'il la renseigne, qu'il l'aimante vers cette mer qu'elle a besoin de voir. Mais sa boussole est inopérante ici. Trop d'odeurs comme autant d'obstacles, l'huile épaisse et rance du marchand de gâteaux frits à ce coin de rue, les relents forts de caoutchouc et d'essence qui émanent d'un atelier de mécanicien un peu plus loin.

Rien ne va ici. Des rues aux contours braques, des culs-de-sac vous arrêtent soudain en pleine descente. Marcher ici n'a pas de sens. Là-bas, les yeux fermés, elle glissait ses pas dans l'inclinaison naturelle du sable, la mer devant, la mer derrière, calme et belle, pour caresser et faire frissonner leur terre comme un corps alangui au creux d'un corps amoureux.

Charlesia marche. Elle finira par la trouver. Elle commence à la sentir, diffuse, atténuée. Elle doit être encore très loin. Mais elle est prête à la chercher toute la journée s'il le faut.

Elle la reçoit comme un choc, au détour d'un grand bâtiment aux blocs gris. Elle est là, si proche, là, de l'autre côté de la longue route où les voitures filent en laissant s'évaporer des

traces de couleur métallisées dans leur sillage. Il faut traverser. Elle regarde à droite, à gauche, à droite encore, tout va trop vite, les canons explosent entre les parois de sa tête. Elle ferme les yeux, avance. Un grand crissement, une odeur râpeuse de caoutchouc et de bitume qui lui enfume les narines, un klaxon, une bordée de jurons. Elle rouvre les yeux. Dans son dos, les voitures ont repris leur course. Reste un grillage à franchir, puis une large plage de béton.

– É, kot ou pé alé ?

Elle ne s'est pas arrêtée pour répondre à l'homme qui a surgi de sa guérite. Elle presse le pas. C'est au bout de ce quai qu'elle doit aller. Au bout de ce quai. C'est là que doit être son bateau. Qu'il aurait dû être. C'est là qu'il a disparu, soudain, il y a un an. Sans aucune trace. En brisant le miroir. En coulant l'espoir.

Il avait à peine eu le temps de réagir quand elle avait franchi le grillage. S'il avait baissé un peu le volume de son transistor, il l'aurait sans doute entendue venir. Mais il ne voulait pas rater une miette de ce qu'ils racontaient dans le poste, sur la cérémonie tout près, au Champ de Mars. « Le moment est historique en ce 12 mars 1968 où notre île Maurice devient indépendante », disait le présentateur d'une voix un peu tremblante.

Historique, ce mot revenait sans cesse dans cette retransmission, il n'allait pas rater ça, pour une fois qu'il était dans l'Histoire, il voulait en savoir un maximum, pour en parler un jour à ses petits-enfants. Oui, j'étais là, enfin presque, je peux tout vous raconter.

L'émotion était très forte, le moment solennel, historique. Ils sont là, le dernier gouverneur britannique, sir John Shaw Rennie, et le nouveau Premier ministre mauricien, sir Seewoosagar Ramgoolam, qui regardent côte à côte descendre l'Union Jack, monter le quadricolore mauricien. Un moment exceptionnel. Et voilà le canon qui tonne, un coup, deux coups, dix coups, la montagne qui encercle Port-Louis répercute chaque salve jusqu'au port, et les sons conjugués enflent au cœur de sa guérite, oui, il est là, dans l'Histoire, il y est, il en est. On ne pouvait pas le lui reprocher. Qui aurait pu penser que quelqu'un viendrait ici aujourd'hui ? Elle l'avait pris complètement par surprise. L'émotion, tout ça, vous comprenez, il n'était pas préparé. Il l'a regardée enjamber la grille et se diriger vers le bord du quai. C'est sûr, il aurait dû l'arrêter. Allez comprendre pourquoi, il n'a pas su. Quelque chose l'en a empêché.

Le fichu. Le fichu rouge qu'elle porte sur la tête. Il la connaît. Il reconnaît cette silhouette. Ou est-ce sa tête qui lui joue des tours ? Il fait si chaud dans la guérite, sous le soleil de mars, ça fait longtemps qu'il leur demande d'y installer un ventilateur, les mois d'été il a l'impression d'être une outre qui fuit, l'eau sourd de sa peau, dégouline en petites rigoles autour de ses tempes et sur la pente de son cou, le long de son dos jusqu'à la ceinture, au creux des genoux repliés où éclosent des plaques rouges qu'il tente d'apaiser en les frottant nerveusement sur le bord de sa chaise.

Ça ne peut pas être elle. Cette démarche qui traîne, ces épaules baissées. L'autre avait de l'allure, un vrai tempérament, elle imprimait fermement ses pas dans le sol. Elle l'a tellement

Pour tout l'or du monde

David Huddle

L'Infinie Comédie

David Foster Wallace

De A à X

John Berger

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Corlet Imprimeur S.A. à Condé-sur-Noireau
Dépôt Légal : mai 2018. N° 1336 (0000000)
Imprimé en France